L'IRONIE ET SES FORMES DISCURSIVES DANS LA RÉCEPTION CRITIQUE DE L'ŒUVRE DE MARGUERITE DURAS

Daniela CĂTĂU VEREŞ
danielaveres@yahoo.fr
Université « Stefan cel Mare » de Suceava (Roumanie)

Abstract: *In literary creation, as well as in the critical reception of a work, specific writing processes are used which create different effects, depending on the reaction that the author seeks to trigger in the reader. The writer and the critic each uses a certain register, according to their intentions, their own vision of the world and the work. If, especially in the 80s and until his death in 1996, Duras wrote without worrying about the reactions of the critics, even adopting a defiant attitude towards reception, by completely refusing traditional writing, critical reception reserves a welcome turned to mockery and exhaustion, fully using all the means associated with satirical register and irony. Acid and mocking press articles, caricatures, puns and parody about Marguerite Duras and her writing appear in the 80s and 90s one after the other in the pages of newspapers or in bookstores, to denounce a writing that blurs the boundaries between reality and fiction, passing for real what exists only in the imagination of the writer, or to denounce thematic recycling. Patrick Rambaud's parodies imitate Durassian writing to make the reader laugh and to better criticize it.*

Keywords*: critical reception, irony, parody, press, Marguerite Duras, Patrick Rambaud, exhaustion, satire.*

Dans la création littéraire, aussi bien que dans la réception critique d'une œuvre, on se sert de procédés d'écriture spécifiques qui créent des effets différents, selon la réaction que l'auteur cherche à déclencher chez le lecteur. L'écrivain et le critique utilisent chacun un certain registre, selon leurs intentions, leur propre vision du monde et de l'œuvre, le but recherché et la visée du texte produit. Ainsi, un coup d'œil jeté sur l'œuvre de Marguerite Duras et sur la réception critique à chaud de cette œuvre, nous dévoile-t-il, à part l'existence d'un lecteur ravi par l'œuvre durassienne et adulateur fervent de l'écrivain, des rapports tendus entre Duras et les auteurs des articles de presse qui avaient fait l'accueil à l'époque de ses livres. Si, surtout dans les années 80 et jusqu'à sa mort en 1996, Duras écrit sans se soucier des réactions de la critique, en adoptant même une attitude défiante à l'égard de la réception, en refusant complètement l'écriture traditionnelle, la réception

critique, elle lui réserve un accueil tourné vers la moquerie et l'éreintement, utilisant pleinement tous les moyens associés au registre satirique et à l'ironie. La presse, elle se moque ainsi de la production littéraire durassienne en la tournant en ridicule par des expressions dévalorisantes et la caricature.

L'ironie de la critique est parfois tellement subtile qu'il devient difficile à en déduire l'intention réelle : parfois on dit le contraire de ce que l'on pense, en le montrant de manière implicite par l'exagération ou, au contraire, l'atténuation (hyperboles et euphémismes), les raisonnements absurdes et le décalage. Parfois on prend pour cible la vie privée de l'écrivain (sa dépendance à l'alcool, son aspect physique : le col roulé et ses lunettes, ses aventures amoureuses ou sa voix roque), parfois les propos acides de la presse sont dirigés vers l'apparition d'un nouveau livre qu'on démantèle.

Et le plus souvent, la voix de ceux qui s'expriment à son sujet dans les pages des journaux appartient à des confrères (tels que Jean-François Josselin, Claude Mauriac etc.), écrivains et journalistes de l'époque, détracteurs fervents de Duras. Articles de presse acides et moqueurs, caricatures, calembours et parodient au sujet de Marguerite Duras et de son écriture paraissent dans les années 80-90 les uns après les autres dans les pages des journaux ou en librairies, pour dénoncer une écriture qui brouille les frontières entre le réel et la fiction, en passant pour de vrai ce qui n'existe que dans l'imagination de l'écrivain, ou pour dénoncer le recyclage thématique. Les parodies de Patrick Rambaud imitent l'écriture durassienne pour faire rire le lecteur et pour mieux la critiquer. Mais tous ces gestes critiques ne font en fin de compte que confirmer la valeur de l'œuvre qui survit grâce à son lecteur, détracteur ou adulateur.

La presse, scène d'un combat ouvert entre Duras et la réception

Dans le rapport de Duras à la réception critique et *vice-versa*, on constate que l'ironie prend une place privilégiée, la scène du déroulement du combat étant la presse. Les deux parties impliquées, l'écrivain et la critique, s'appuient sur des procédés qui entrainent des effets de surprise, provoquant soit la tristesse, voire la colère de l'écrivain, soit le rire, à des degrés divers, allant du sourire au fou rire, chez le lecteur ou le récepteur final du geste critique en question. À titre d'exemple, nous allons nous focaliser sur la réception par la presse de quelques livres durassiens des années 80-90, les plus représentatifs à ce sujet : *La Vie matérielle, La Pluie d'été, L'Amant de la Chine du Nord, Ecrire* et *C'est tout.*

Dans un article de presse de 1987, paru à l'occasion de la publication du livre de Duras *La vie matérielle*, le journaliste Dominique Jamet offre une image réelle de l'image de l'écrivain perçue par la critique et surtout par ses confrères. Il dit qu'on la chicane sur la longueur des textes qu'elle publie, sur leur fréquence etc. « La haine de la supériorité est la chose du monde la mieux partagée et la taille de ce grand cactus planté au milieu du désert mojave de notre littérature irrite les nabots là où ça les démange : elle leur fait de l'ombre. » (D. Jamet, 1987) On s'habitue désormais aux commentaires éreinteurs de la critique, car, outre *La Douleur*, on ne retrouve presque plus du tout d'éloge pur dans un article de presse à l'adresse des livres durassiens de la dernière période de sa création, c'est-à-dire des années 80-90, lorsque l'image de l'écrivain est celle d'un « monstre sacré » qui « perd les pédales » dans le « durassik park ».

Les propos critiques les plus intenses en matière d'éreintement arrivent, peut-on dire, en 1987 avec *La Vie matérielle*. Ils touchent l'apogée en 1993 avec *Écrire* et se poursuivent jusqu'en 1995 avec *C'est tout.* On ressent dans les pages de journaux une envie constante de se moquer de Duras. On ne la critique pas, en revanche, on reconnaît la force

de séduction et de répulsion mêlées que Duras exerce sur le lecteur. On dit seulement qu'elle énerve par ses « révélations » – confessions du grand âge (Duras a 73 ans), par sa « langue pauvre et dissonante, cette maladresse si adroite et le hacher menu », par le grand « désordre » thématique.

Les articles de presse dont nous disposons pour *La Pluie d'été* viennent également confirmer ce rapport tendu entre « la Duras » et la critique des années '90. « Elle aurait perdu les pédales, oui, du côté de Vitry » en essayant de montrer à tous qu'« elle seule était capable de pasticher Duras plus fort que Duras. », note *Le Monde (Le Monde,* 1990). Il vaut mieux être franc et dire avec ironie, comme Jean-François Josselin le fait dans *Le Nouvel Observateur*, tout en utilisant des termes à forte connotation culinaire, que chacun de ses livres est une « sorte d'oignon où elle se cache et se donne à la fois », sans pour autant pouvoir faire « un fromage » de ce don d'écrivain. (Jean-François Josselin : 1990) « Elle est si douée », écrit avec ironie la presse, « elle connaît tellement la subtilité, la souplesse des phrases, les soupirs du texte qu'elle s'exprime comme une sorte d'analphabète inspirée. C'est qu'à force de pratiquer son art elle écrit de plus en plus mal et forcément, forcément : de mieux en mieux. Avec ses fautes de syntaxe, ses à-peu-près, ses onomatopées, ses trivialités énormes, elle envoûte. » (Jean-François Josselin, 1990) S'agit-il vraiment d'éloge chez Josselin ? Ne lit-on pas plutôt son mépris caché derrière ses mots étudiés sur le génie durassien ? Écoutons-le jusqu'à la fin :

> « Marguerite Duras, si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer. Voilà l'un des personnages les plus étonnants de la littérature contemporaine. […] Elle est la plupart du temps là où on ne l'attendait pas ; mais souvent on l'espère en vain. Elle est exaspérante et délicieuse. Et c'est presque toujours ce qui exaspère en elle qui, au bout du compte, séduit. Enfin, bref, envers et contre tout, on est en droit de l'aimer. » (Jean-François Josselin, 1990)

Enfin, avec *L'Amant de la Chine du Nord*, on revient sur la question du recyclage thématique. Il faut noter à propos de ce livre un phénomène intéressant qui se produit au sein de la réception critique. Une sorte d'(o)rage se déchaîne qui sème le désordre dans les idées des lecteurs durassiens et qui mêle les éloges et les blâmes dans un même article. Qu'est-ce qui est à l'origine de cette tempête ? Qui la produit ? Quels en sont les effets ? Il faut le dire, si l'on ne l'a pas encore fait : Duras tend à l'extrême les nerfs de ses lecteurs par les répétitions thématiques des années 80-90. Ses livres ne sont plus des événements littéraires, mais médiatiques. Il ne faut pas comprendre qu'on n'aime plus Duras. On continue de l'aimer et de la lire, comme elle-même l'espère de ses lecteurs. On continue de l'attendre, les uns pour l'adorer encore plus, les autres pour s'en moquer par des propos de plus en plus ridicules (du genre : « Duras perd les pédales ! » dans le « Durassic Park »). (M. Bydlowski : 10 juillet 1991)

Selon les articles de presse dont nous disposons, *L'Amant de la Chine du Nord* fait partie du groupe de livres de la dernière série littéraire de l'écrivain sur lesquels la critique a écrit le plus d'articles défavorables, après *La Pluie d'été* et *Ecrire.* On a même publié dans la presse une caricature qui présente deux visages de l'écrivain : Duras à 80 ans tient dans sa main droite *L'Amant*, alors que la main gauche repose sur les épaules de Duras enfant, qui tient dans ses bras *L'Amant de la Chine du Nord.* « Duras : retour à l'amant », écrit Aliette Armel dans un article de presse pour commenter cette caricature. (Aliette Armel : juillet-août 1991) « On ne se remet jamais de son enfance », peut-on lire ensuite dans cet article qui explicite le principe d'écriture de ce livre. S'agit-il vraiment, comme le lui impute la presse, d'un autopastiche ? Chaque tableau, chaque livre pourraient ainsi être une tentative toujours

recommencée, écrit Aliette Armel, pour atteindre à la perfection de l'expression sur ce thème de l'impossible à dire, de l'impossible à écrire. (Aliette Armel, juillet-août 1991)

En effet, chaque fois que la presse publie un article sur le recyclage thématique de Duras, surtout après le Goncourt de 1984 pour *L'Amant*, on a l'impression qu'on tente de contester la valeur des livres durassiens, écrits « sans lever la plume » à partir des mêmes thèmes et en peu de pages. Bien plus, on se demande si ce n'est pas l'effet de jalousies qu'une partie des participants à la vie littéraire de l'époque ressentirait pour Duras arrivée au sommet de son âge et de sa création littéraire. Peut-on parler de la dernière et la plus forte attaque à l'image de l'écrivain qui n'obéit plus à aucune règle et qui ne tient plus compte de rien lorsqu'il s'agit d'écrire ? *L'Amant de la Chine du Nord* est un défi en fin de compte adressé par Duras à la littérature de l'époque et pourquoi pas, à la critique des années 80. Ce qui suit, à savoir *Ecrire* et *C'est tout*, ne fait pas exception à cette habitude d'écrire. Jusqu'au dernier livre de Marguerite Duras, les articles de la critique sont divisés entre des propos dithyrambiques et d'autres qui ridiculisent l'écrivain.

La difficulté de la critique devant un auteur « difficile d'accès »

Si Duras se situe « au comble de l'impudeur » avec *L'Amant de la Chine du Nord*, la critique littéraire est toujours partagée entre la séduction exercée par cet écrivain « difficile d'accès » et les propos parfois très sévères, négatifs, qui ridiculisent et réduisent à néant une œuvre déjà consacrée. (Jean-Claude Lamy : 1991) On cite ici Jean-François Josselin qui n'hésite pas à dire avec ironie que *L'Amant de la Chine du Nord* est « exquisément ridicule. Attention ! Il s'agit d'un compliment » fait à ce livre « qui n'en est pas un », sans pourvoir en fin de compte se passer d'y reconnaître « l'un des récits les plus sensibles, les plus touchants, délicat dans son impudeur, doux dans sa cruauté, de cette saison ». (Jean-François Josselin, 13-19 juin 1991)

Les articles critiques de cette période dévoilent un lecteur peut-être pas confus, mais indécis, hésitant à écrire des propos nets et clairs sur Duras. « Indicible, hélas, serait le mot pour dire cette séduction » que Jean-Louis Ezine ressent à la lecture de *L'Amant de la Chine du* Nord. On ne sait pas que dire de ce livre qui « n'est ni roman, ni autobiographie. C'est l'amant, l'amant toujours recommencé ». (Jean-Louis Ezine, 13-19 juin 1991 : 119-120) Trouve-t-il ainsi la formule la plus appropriée ? Ou bien peut-être que Hugo Marsan a la révélation qui constitue la clé de l'écriture de ce livre. Loin d'être vulgaire dans ses propos – il est au contraire positif dans son jugement -, ce critique met tout au compte de l'âge. Duras entrerait dans le temps aigu des souvenirs et des bilans :

> « Vieillir est un verbe qui fait peur parce qu'on le croit privé de chair. Il faut pourtant dire que les écrivains n'en sont pas à l'abri. Il faut donc oser dire ce tabou pour comprendre ce livre. Vieillir est la seule souffrance inévitable qui, sans aucun doute, sauve ce roman d'une certaine affectation. Car *L'amant* "revisité" est une somptueuse histoire de mémoire qui ne veut pas mourir. » (Hugo Marsan, 4 juillet 1991)

Sauf qu'en affirmant cela, il risque de se voir adresser le même message que Lindon reçoit de Duras au sujet du vieillissement. Est-ce dans cette même perspective qu'on lit dans les journaux, au sujet de *La Pluie d'été* en 1990, que Duras « perd ses pédales »[1] ? Le même raisonnement met en difficultéBertrand de Saint-Vincent du *Quotidien de Paris* qui avoue avoir du mal à dire si *L'Amant de la Chine du Nord* est bien un

[1] *Le Monde*, 12 janvier 1990.

« événement, un coup de théâtre ou une erreur de vieillesse »[2], car, dans sa vision, Duras réécrit Duras à la limite du supportable. (Bertrand de Saint-Vincent, 12 juin 1991) Elle s'aime tellement qu'elle s'imite, dit ce critique qui ne peut pas cacher son mépris envers ce livre et qui reconnaît ne pas avoir lu avec un « enthousiasme démesuré » les ouvrages précédents de cet auteur dont « il faut vraiment être intime pour ne pas avoir envie de quitter la séance avant la fin. »

Ecrire : l'orgueil de la simplicité, car « après *C'est tout*, c'est fini »[3]

L'étiquette d'écrivain difficile, que Duras se voit poser par la critique, détermine le lecteur à attendre d'elle des pages indéchiffrables. En réalité, c'est la simplicité de son langage qui met en difficulté la réception, surtout pendant ces dernières années de ce « Buddha vivant », pleine d'« orgueil, de solitude hautaine et de certitudes absurdes »[4], comme la décrit *Le Quotidien de Paris*, à l'occasion de la parution d'*Ecrire*. L'ironie de la critique est évidente, à travers un registre qui associe des propos qui disent le contraire de ce que l'on pense, par l'exagération ou l'utilisation de la caricature. Telle est perçue l'image de Duras deux ans avant son passage dans l'éternité. On a toujours reconnu chez elle le génie des titres. En 1993, on en reconnaît la simplicité. *Ecrire* a ce mérite. D'ailleurs, pendant cette période de sa vie, on dit de Duras qu'elle « sait que les choses importantes sont simples et tiennent en peu de mots »[5]. Mais on lui reproche cette fois le bavardage et les banalités qu'elle met dans ce livre « idiot, sans intérêt »[6]. (J. D. Wolfromm, 1993) « Il n'y a pas beaucoup de mots, il y a des *ça* partout. […] Il pleut de banalités : *La mort de n'importe qui c'est la mort entière*. […] Frôle-t-on le génie ? Doutons-en. Pour le moins c'est sincère. Duras ne cache pas le mépris pour les autres. C'est une attitude convenable chez un écrivain depuis longtemps ivre d'elle-même ».[7]

« Sous la banalité, c'est en fait Marguerite Duras en majesté »[8], peut-on lire dans un article de *La Tribune de la vente*. Duras va vers la caricature et « le bla-bla-bla »[9], écrit Jean-Claude Lamydu *Figaro*, alors que André Rollin du *Canard enchaîné* invite le lecteur à visiter le « durassic parc » pour voir les « durasottises » de cet écrivain, c'est-à-dire les dinosaures ou les mots de M. D., « venus du fin fond de son âge »[10]. (Jean-Claude Lamy, 1993 ; André Rollin, 1993)

On a l'impression que vers la fin de sa vie, Duras ne jouit plus du crédit de son lectorat. Question d'âge ? Ce serait pourtant injuste de juger une œuvre littéraire selon l'âge de l'auteur. On n'épargne pas Duras de cette erreur, car c'est assez souvent que la réception évoque l'image d'un écrivain octogénaire pour justifier en quelque sorte les commentaires négatifs qu'on fait à propos d'*Ecrire*[11], par exemple, et de *C'est tout*.

Quant à *C'est tout*, la procédure d'écriture est la même, à la seule différence que Duras le dicte tout en étant consciente de la chose. En effet, l'accueil qu'on fait à cet

[2] *Le Quotidiende Paris*, 12 juin 1991, « Et soudain, une profonde lassitude… », par Bertrand de Saint-Vincent.
[3] « Après *C'est tout*, c'est fini », *Livres Hebdo*, 31 août 1999.
[4] « Duras bavarde » par B.S.V., *Le Quotidien de Paris*, 29 septembre 1993.
[5] *ibid.*
[6] J. D. Wolfromm, dans l'émission "Le masque et la plume" de J. Garcin, France Inter du 10 oct. 1993.
[7] *Le Quotidien de Paris*, 29 septembre 1993.
[8] *La Tribune de la vente*, novembre 1993.
[9] « Une sauvagerie à la Piaf » par Jean-Claude Lamy, *Le Figaro*, 24 septembre 1993.
[10] « Durassic parc » par André Rollin, *Le Canard enchaîné*, 6 octobre 1993.
[11] Isabelle Martin du *Journal de Genève* (19 sept. 1993) dit que Duras, à ses 80 ans, ne peut plus se passer de « séduire et d'estomaquer » ses lecteurs au rythme d'un livre par an.

ouvrage de « 55 pages menues où règne le blanc » n'est pas enthousiaste. (Jean-François Josselin, 19 octobre 1995) « C'est à peine un livre que publie P.O.L. dans la plus grande discrétion », annonce *Livres Hebdo* le 31 août 1999, à l'occasion de la parution de l'édition définitive des « ultima verba » de Duras, qui ne compte pas plus de 60 pages. Une première version de *C'est tout* était parue chez le même éditeur en septembre 1995, qui rassemblait des paroles, des bribes, des esquisses de projets, notés par Yann Andréa sous la dictée de Marguerite Duras, du 20 novembre 1994 au 1er août 1995. Il s'est vendu 30000 exemplaires de ce qui restera pourtant comme le dernier livre publié de Duras de son vivant.

Pour les uns, ce dernier ouvrage de « la reine Margot », *C'est tout*, est un « texte durassissime et forcément précieux », titre *Le Nouvel Observateur*. Pourtant, « cette petite dame aiguë, pointue, perçante » semble indestructible, dit le même article, dont l'auteur, Jean-François Josselin, ne peut pas s'abstenir pour une dernière fois d'exprimer son envie de se moquer d'elle avec emphase et éreintement non-dissimulés :

> « Ce qu'il y a de bien avec la Duras, c'est que plus l'on admire plus on a envie de se moquer d'elle. Tenez, page 38, un 13 avril, rue Saint-Benoît, elle avoue : *Toute ma vie, j'ai écrit. Comme une andouille, j'ai fait ça.* On sursaute. Non ! Pour l'amour du ciel, que Marguerite ne fasse pas son acte de contrition. Dieu merci, à la page suivante, le 19 avril, à 15 heures, toujours rue Saint-Benoît, elle reprend : *Il se trouve que j'ai du génie. J'y suis habituée maintenant.* Elle l'a échappée belle ! Et nous alors ! » (Jean François Josselin, 1995)

En guise de conclusion : Une œuvre qui divise…

Aimée et adulée par les uns, provocatrice et impudique, Duras est détestée par les autres. Il n'y a pas eu que les parodies pour se venger d'elle, il y a eu aussi la caricature et la presse, terrain de combat ouvert à Duras face à ses lecteurs adulateurs ou détracteurs. Une visite de l'univers de Marguerite Duras, par le biais de la presse et de la critique littéraire, nous aide à constater que la valeur de l'œuvre de cet écrivain est représentable par une courbe qui connaît deux sommets importants : le sommet de la gloire, qui correspond à l'affirmation du grand talent durassien par les voix de la critique et qui se situe dans les années '64 et '66, avec *Le Ravissement de Lol V. Stein* et *Le Vice-Consul*, et le sommet de la notoriété, atteint par Duras en 1984 avec *L'Amant*. On constate aussi que la critique n'a pas toujours compris sa mécanique d'écriture redondante et se trouve sans cesse divisée entre les éloges des uns et les déceptions, les ennuis, les confusions et les éreintements des autres. Dans le rapport de Duras à la critique littéraire, on constate une tension permanente qui s'installe dès les « tout premiers Duras » des années '50 et jusqu'à *C'est tout* (1995), terminus de la carrière de l'écrivain, accompagnée par une inflation d'éreintements à son égard.

Tout au long de sa vie, Duras aime tenir en haleine le lecteur avec ses silences et ses vides dans l'écriture, qui forment son art de la suggestion, avec ses interminables bavardages et son entêtement d'écrire de manière ambiguë, qui lui procure l'étiquette d'un écrivain terriblement obscure et hermétique, qui écrit pour une certaine élite, avec son goût pour des thèmes tabous, tels l'inceste, l'homosexualité ou l'érotisme qui font le délice des uns et le désespoir des autres dans les années 80. Forcément géniale, narcissique, pastichable, Duras divise la critique, la défie, la choque, l'émeut, la met en déroute, l'attire, par une écriture sans limites et sans contraintes. On aime Duras et on la déteste à la fois, on l'adule et on s'en moque dans la presse. Comment faire autrement face à ce « monstre sacré » qui ne cesse d'éblouir le lecteur par son narcissisme exagéré et par une attitude d'autoglorification ? Duras connaît de son vivant toutes les catégories d'accueil qu'une œuvre littéraire peut avoir : des superlatifs, des blâmes, des invectives, des silences parlants, des éreintements et des rires, des

éloges sous-entendus ou clairement exprimés. En contrepartie, elle n'offre qu'une œuvre littéraire qui suit avec entêtement la mécanique séductrice d'écriture, basée sur la répétition thématique et sur l'art de l'ambiguïté. Si jamais il arrive à la critique de ne pas la comprendre, elle, « la déesse platitude », n'a rien à changer ; c'est la critique qui doit réviser sa manière de juger les œuvres littéraires et qui finit par changer.

Bibliographie

DURAS, Marguerite, (1995), *C'est tout*, P.O.L.
RAMBAUD, Patrick, (1988), (Marguerite Duraille, pseud.), *Virginie Q.*, Paris, Balland.
RAMBAUD, Patrick, (1996), (Marguerite Duraille, pseud.), *Mururoa mon amour*, Paris, JC Lattès.

Articles :

« Après *C'est tout*, c'est fini », *Livres Hebdo*, 31 août 1999.
« Duras bavarde » par B.S.V., *Le Quotidien de Paris*, 29 septembre 1993.
ARMEL, Aliette, (1991), « Duras : retour à l'amant », *Magazine Littéraire*, juillet-août 1991.
BYDLOWSKI, M., (1991), *Emission « Panorama »*, réalisée sur France Culture, le 10 juillet 1991.
De SAINT-VINCENT, Bertrand, (1991), « Et soudain, une profonde lassitude… », *Le Quotidiende Paris*, 12 juin 1991.
EZINE, Jean-Louis, (1991), « Asia Song », *Le Nouvel Observateur*, 13-19 juin 1991, pp. 119-120.
JAMET, Dominique, (1987), « Amants au bord de la mer », *Le Quotidien*, 6 janvier 1987.
JOSSELIN, Jean-François, (1991), « La vie est un roman », *Le Nouvel Observateur,* 13-19 juin 1991.
JOSSELIN, Jean-François, (1995), « Le bouquet de Marguerite », *Le Nouvel Observateur,* 19 octobre 1995.
JOSSELIN, Jean-François, (1990), « Écrire sous la pluie », *Le Nouvel Observateur*, du 11 au 17 janvier 1990.
LAMY, Jean-Claude, (1991), « L'amour recommencé », *France Soir*, 20 juin 1991.
LAMY, Jean-Claude, (1993), « Une sauvagerie à la Piaf », *Le Figaro*, 24 septembre 1993.
MARSAN, Hugo, (1991), « Le frère », *Gai Pied*, 4 juillet 1991.
ROLLIN, André, (1993), « Durassic parc », *Le Canard enchaîné*, 6 octobre 1993.
WOLFROMM, J. D., (1993), dans *L'émission "Le masque et la plume" de J. Garcin*, France Inter, 10 oct. 1993.

Quotidiennes :

Journal de Genève, 19 sept. 1993.
La Tribune de la vente, novembre 1993.
Le Monde, 12 janvier 1990.
Le Quotidien de Paris, 29 septembre 1993.